

Les évangéliques face à la société : tantôt aimés, tantôt détestés et pourquoi ce n'est pas une fatalité !

1. Introduction

En 2004, le Nouvel Observateur titrait : « Les évangéliques, la secte qui veut conquérir le monde » et affirmait en introduction : « C'est le courant religieux qui progresse le plus vite aujourd'hui. Ils sont déjà 500 millions qui croient à l'Armageddon, la bataille finale et prochaine entre les forces du Bien et du Mal. Ils s'appuient sur la télévision, internet, les jeux vidéo ou les romans de science-fiction pour convertir en masse. George W. Bush, comme nombre de ses ministres et conseillers, partage leur vision messianique du monde et de l'avenir¹. Jusqu'à l'extrême ? » Or, même avec l'élection de Barak Obama, cette image des évangéliques très à droite politiquement et soutenant la guerre en Irak risque de persister encore longtemps.

Si aujourd'hui on perçoit les évangéliques comme particulièrement menaçants, d'autres leur reprochent à l'inverse de vivre repliés sur eux-mêmes. Dans une enquête que j'ai menée en ville de Neuchâtel en vue de la rédaction d'un mémoire de troisième cycle, il apparaissait clairement que les évangéliques étaient perçus comme ennuyeux, peu attractifs, etc. Nous nous trouvons donc face à un réel défi, en premier lieu en termes d'image.

A l'inverse, d'autres mouvements ou figures religieuses semblent très appréciés des médias. Rappelez-vous par exemple le récent décès de sœur Emmanuelle âgée de presque cent ans. Au journal de 20 heures de Tfi, témoignages, extraits, éloges, etc. se succèdent durant pratiquement vingt minutes. Idem sur France 2. Pourquoi une religieuse catholique est-elle aussi vénérée des médias, notamment français, alors que les évangéliques passent mal, parfois très mal ? Pour répondre à cette question, je vous propose d'emprunter la voie historique et sociologique. Par un survol qui retrace les débuts des principaux courants évangéliques contemporains, nous allons comprendre comment et pourquoi les évangéliques ont été et sont souvent encore mal connus, mal perçus. Nous allons comprendre qu'il y a souvent cumul entre hostilité déclarée de la part des autorités ou de la population, et positionnement de repli, voire de sectarisme, d'autre part, qui expliquent ce rapport ambivalent. Mais nous allons découvrir aussi qu'à certaines époques les évangéliques ont joué un rôle tout à fait significatif

¹ Et il faut bien admettre que George Bush s'est réclamé de la foi évangélique puisqu'il affirme avoir vécu une conversion après avoir prié avec Billy Graham pour ses problèmes d'abus d'alcool.

et ont provoqué des changements majeurs dans la société en étant directement la source de nouvelles libertés, démocratiques pare exemple.

En ce sens, je reste convaincu qu'il n'y a pas fatalité et que l'enjeu se trouve au niveau de la perception du monde qu'entretient le milieu évangélique. Autrement dit, comment les évangéliques perçoivent-ils le monde extérieur ? Comment envisagent-ils un engagement ou non au sein de la société et avec quelle motivation ? Entre assimilation des valeurs de la société et refus de toute participation par souci de préserver sa pureté, il y a un chemin étroit, celui de l'incarnation et ce chemin n'est pas toujours facile à trouver

Mais pour l'instant, abordons le survol historique qui va nous permettre de mieux cerner les causes historiques et théologiques à la base des comportements actuels.

2. Survol historiques et commentaires

Nous partirons de l'anabaptisme, en passant par les premiers baptistes anglo-saxons et le piétisme, nous mentionnerons également le Réveil du XIXe siècle, les débuts de l'Armée du salut, pour terminer avec la naissance du pentecôtisme. Pour se faire, nous nous inspirons de diverses sources, mais notamment d'un court texte de Blandenier (1995) qui pose bien la problématique du rapport au monde et de ma thèse sur les évangéliques de Suisse (Favre, 2006).

L'anabaptisme

Conrad Grebel (1498-1526) peut être considéré comme le fondateur de l'anabaptisme et par conséquent de l'évangélisme historique. Il était secondé par Felix Mantz (1498-1527) qui mourra martyr, noyé dans la Limmat à Zurich. Grebel, de famille patricienne zurichoise, est le premier à pratiquer un baptême adulte, tout en refusant de baptiser sa fille âgée de deux mois malgré un décret de la ville l'y contraignant. En fait, les anabaptistes qui ont au départ suivi l'enseignement du réformateur Ulrich Zwingli (1484-1531) refusent l'intrusion des autorités civiles dans les affaires spirituelles. Cela signifie que l'Eglise ne saurait être une Eglise multitudiniste et ne doit plus être régie par une autorité temporelle. Zwingli refuse cette position radicale. Face aux résistances, les anabaptistes établissent une Eglise indépendante, inspirée du modèle néotestamentaire. Or, « dès sa première heure, l'anabaptisme pacifique fut poursuivi et persécuté. Pourquoi ? Parce qu'il mettait en cause les bases même de la civilisation chrétienne » (Séguy, 1969, 10). Cette Réforme radicale crée en effet un domaine de non-intervention nouveau qui implique de fait la reconnaissance d'un pluralisme religieux.

Dans la foulée, un anabaptiste tyrolien réfugié à Strasbourg du nom de Leupold Scharnschlager (1485-1563) va s'impliquer pour la défense de la liberté de conscience. Il le fait devant les autorités de la ville en s'appuyant sur les thèses de Luther, notamment son écrit *De l'autorité temporelle*. Il plaide pour la non-violence autant du côté de l'Etat que du côté des groupes minoritaires. Son argument paraît tout à fait logique : pourquoi le Conseil de la ville poursuivrait-il la minorité anabaptiste, alors que l'empereur catholique tolère la foi réformée des Strasbourgeois ? Pour lui, la foi est le résultat d'une décision de conscience personnelle et ne peut être imposée. On sait qu'il faudra des siècles pour que cette liberté de conscience soit reconnue. Même Philippe Melancton (1497-1560), réformateur humaniste et plutôt conciliant sur d'autres sujets, plaidera pour l'application de la peine de mort contre les anabaptistes qui ne menaçaient pourtant pas l'ordre public.

En Suisse, des villes comme Berne et Zürich qui avaient pourtant protesté auprès des autorités françaises contre la condamnation aux galères des huguenots n'hésitent pas à bannir les anabaptistes. Un édit bernois leur impose la participation au culte réformé. En cas de récidive, les contrevenants sont contraints à l'exil. En 1670, le gouvernement bernois accorde deux semaines à tout anabaptiste pour quitter le pays. Suite à cette persécution méthodique, certains seront autorisés à défricher des terres jurassiennes de l'évêché de Bâle situées au-dessus de 1000 m d'altitude. Avec le revenu des fermes expropriées d'Emmental, l'Etat construira des écoles et des temples réformés. La liberté religieuse ne sera reconnue en Suisse que depuis 1848 avec l'adoption de la première Constitution fédérale. Séguy souligne un trait intéressant et révélateur, « chez les anabaptistes suisses de la première vague..., la plupart des classes sociales apparaissent, mais les universitaires et les intellectuels y représentent une importante fraction » (*Ibid.*, 30) et ce qui les caractérisaient, c'était le refus de « l'emploi de la force, ainsi que les charges publiques et politiques. » (*Ibid.*, 2)

Commentaires

Il en résulte à mon avis deux points importants : premièrement, les anabaptistes sont persécutés vu l'absence de liberté religieuse. « Aucun Etat du XVI^e siècle n'a voulu courir le risque de s'impliquer dans un tel programme », affirme Blandenier (1995, 8). Mais, deuxièmement, ils se singularisent également par leur refus de prêter serment ce qui va les couper de l'accession à des fonctions importantes dans la société civile alors qu'ils proviennent pourtant au départ, en bonne partie, des couches cultivées. Autrement dit, l'idéal d'une Eglise séparée de l'Etat entraîne ici une mise à l'écart du chrétien. On peut se demander si cette position évangélique des débuts était vraiment la seule possible. En effet, c'était laisser tous les pouvoirs à la majorité hostile.

Il va en découler une certaine crainte de l'Etat qui va marquer durablement toute une frange de l'évangélisme helvétique au point où certains membres de communautés mennonites préféreraient jusqu'à un passé récent ne pas figurer sur une liste d'adresses d'Eglise.

A la même époque, on retrouve un contexte similaire en Angleterre. C'est mon point suivant.

Le mouvement non-conformiste anglais

Dans le Royaume uni, les premières Eglises de type évangélique sont baptistes et ont pour fondateur John Smyth (1554-1612). Elles naissent sous l'influence conjointe de puritains réfractaires au presbytérianisme et de groupes anabaptistes mennonites rencontrés aux Pays-Bas par Smyth. Smyth parle de « communion visible des saints » en ce qui concerne l'Eglise. Avec cette affirmation, il dénonce, comme les anabaptistes, l'Eglise universelle et institutionnalisée. Ce discours correspond à une remise en cause radicale de toute la société qui dépendait de l'autorité d'une seule Eglise. Face au refus de l'Etat d'entrer dans une telle réforme, une partie de l'Eglise d'Angleterre va éclater en divers groupements que l'on désignera sous les noms de « dissidents » ou de « non-conformistes ». Les autorités tenteront d'endiguer le phénomène par diverses mesures de répressions dont les *Actes d'uniformité* de 1559 et 1662.

Du point de vue ecclésiologique, les dissidents développent l'idée de la *congregatio*, la communauté locale. C'est la constitution d'une Eglise congrégationaliste par opposition à une Eglise synodale, épiscopale ou papale. C'est dans ce contexte que l'on va parler pour la première fois de « dénominations » qui doivent coexister au sein de l'Eglise universelle. Mais ce n'est qu'avec l'*Acte de tolérance* de 1689 que les dissidents obtiendront officiellement certaines libertés. Ils pourront alors bâtir des chapelles et nommer des pasteurs. L'accès aux universités, et donc à certaines professions, leur resteront toutefois interdits jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Commentaires

Comme pour les anabaptistes, on constate avec quelle virulence ce premier courant évangélique anglais est réprimé et comment l'accès aux postes à responsabilité dans la société et tout simplement rendu impossible durant des siècles.

Et pourtant, malgré ces contextes très défavorables, ou grâce à ceux-ci (!), certains évangéliques vont se trouver aux avant-postes de l'établissement de nouvelles libertés, véritables précurseurs de la démocratie. Voyons plutôt.

Les évangéliques et les premières démocraties

Le puritanisme mentionné plus haut était un courant de renouveau au sein de l'Eglise presbytérienne (réformée) anglaise. L'un de ces puritains du nom de Roger Williams (1603-1683)² gagna l'Amérique. Entré en conflit avec les autorités au sujet de la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat et de la liberté de conscience individuelle, il décida d'organiser l'Etat de Rhode Island, toute nouvelle colonie, selon des principes démocratiques avant-gardistes qui assureront la liberté de croyance. Il s'impliquera également pour la défense des Indiens. Dans la foulée, il fonda en 1638 la première Eglise professante et baptiste d'Amérique³.

Plus proche de nous, il convient de mentionner le piétisme. Ce courant de renouveau au sein du protestantisme luthérien, réformé pour la Suisse, va réussir malgré de sévères répressions à introduire une nouvelle liberté d'expression religieuse. Inspiré en partie du puritanisme anglo-saxon, il s'étend de la fin du XVII^e siècle à l'ensemble du XVIII^e. Selon l'*Histoire du christianisme en Suisse*, « il fut le mouvement de renouveau religieux le plus significatif [...] entre la Réforme et le siècle des Lumières » (Dellsperger, 1995b, 174). L'objectif est proche de celui des anabaptistes : un retour aux à la Bible qui doit déboucher sur une nouvelle réforme qui doit s'étendre à l'ensemble de la société.

Le piétisme se distingue toutefois de l'anabaptisme dans la mesure où il vise un renouveau de l'Eglise établie. Le protagoniste principal est Jakob Spener (1635-1705) et ses *Praxis pietatis* ainsi que son concept d'*ecclesiolae in ecclesia* (« petite Eglise dans l'Eglise »). L'insistance sur la piété individuelle et les sentiments religieux personnels bouleversent la société et sont l'une des racines du Romantisme allemand. En Suisse réformée, « ...le piétisme apparaît au sein d'un vécu paroissial très patriarcal et absolutiste... » (Dellsperger, 1995a, 589, propre trad.). Dans les villes protestantes de Suisse se forment des *conventicules*. « Dans tout cela se manifestait une faim d'expérience religieuse, celle d'une appropriation personnelle de la foi, phénomène nouveau quant à son intensité et sa propagation » (*ibid*, 176, propre trad.). Les adhérents commencent à fréquenter les cultes présidés par des pasteurs piétistes et exigent la nomination de pasteurs « nés de nouveaux ». On assiste ainsi à un nomadisme ecclésial qui déplait beaucoup aux autorités. Le gouvernement de Berne tente d'endiguer le piétisme légalement. Plusieurs pasteurs sont jugés et expulsés. On craint avant tout pour l'unité de l'Eglise et donc pour l'ordre public. La même répression sévit à Zurich. Les autorités perquisitionnent et confisquent la littérature piétiste, avec un certain succès puisque le

² Son nom figure sur le mur de la Réformation à Genève.

³ On trouve un contexte similaire dans l'Etat de Pennsylvanie fondé par William Penn, un quaker d'origine anglaise. Par la suite, lors de la rédaction de la fameuse constitution *Bill of Rights*, l'on s'inspira du modèle légué par ces deux colonies avant-gardistes. Le premier article s'adressait au congrès qui n'aurait pas le droit d'adopter des lois restreignant la liberté religieuse ou établissant une religion dominante.

mouvement peînera à prendre racine. Mais malgré tout, avec ce courant de renouveau s'amorce l'exigence de nouvelles libertés. Par exemple, fait tout à fait inédit, ce sont surtout des femmes patriciennes qui invitent à des conventicules. Ainsi, « le piétisme s'adressait aux hommes et aux femmes de toutes les couches sociales et les faisait se rencontrer. Il ne bouleversa pas l'ordre social du temps, mais il le mit concrètement en question » (ibid., 177, propre trad.). Ainsi, grâce au piétisme, beaucoup de femmes connaissent un affranchissement social inédit.

Le réveil de Genève et d'autres villes de Suisse

Au début du XIX^e, on assiste à un important réveil religieux qui prend forme dans la cité de Calvin autour de futurs étudiants en théologie réunis dans un groupe d'origine morave. On retiendra les noms de Henri Louis Empeytaz (1790-1853), qui rédige en 1816 un texte où il réaffirme la divinité de Jésus-Christ, Robert Haldane (1764-1842), congrégationaliste écossais qui donne des cours privés sur l'Épître aux Romains et attire une part importante de l'auditoire de la Faculté de théologie, César Malan (1787-1864), qui stigmatise les protestants genevois, etc. Une deuxième « vague » du Réveil, conduira à la constitution de l'Église libre.

Or, deux manières d'envisager le rapport à la société et l'implication dans le monde vont émerger du Réveil. Il y a premièrement la position de l'engagement ouvert. Elle donne naissance à diverses missions et par exemple à la Croix rouge. A Bâle, on voit la création de l'hôpital de l'enfance, à Berne, les œuvres des diaconesses, etc. Ensuite, il y a l'attitude fermée, celle du repli défendue par John N. Darby (1800-1882). Ce prédicateur anglais arrivé en 1837 à Genève propage un radicalisme au nom de la conception de la « ruine de l'Église ». Pour lui, l'Église « corps de Christ », l'ensemble invisible de tous les rachetés, subsiste uniquement en tant que communauté « céleste », alors que l'institution terrestre appelée Église a apostasié. La seule issue est de sortir de cette dernière et de constituer un « résidu » de fidèles. Darby estime que lorsque le mal entre en contact avec le bien, c'est le mal qui l'emporte... La conclusion s'impose, il faut non seulement se dissocier des « infidèles », mais aussi de tous ceux qui maintiennent une relation avec les « infidèles ». Cette logique est imparable. On l'a retrouvera également dans le fondamentalisme américain qui refuse toute association avec ceux qui ne sont pas *born again*, ou même avec ces derniers, pour peu qu'ils s'associent à d'autres qui ne le sont pas (cf. Favre, 2006, xxx).

Commentaires

Le Réveil porte en lui les prémices de l'individualisation à venir. Pour l'historien Ulrich Gähler (2002⁴), ce « réveil relève du processus de modernisation contemporain de la

⁴ Le Dictionnaire historique de la Suisse en 12 volumes est en cours d'édition (cf. bibliographie). Nous nous référons ici à l'article de U. Gähler intitulé *Erweckungsbewegungen* disponible à l'adresse www.dhs.ch.

société ». En effet, et contrairement aux apparences de conservatisme, le Réveil en revalorisant la foi individuelle accorde une importance majeure à l'individu. D'autre part, il donne la parole aux femmes et aux laïcs qui deviennent prédicateurs et, comme pour les conventicules piétistes, bouleverse les logiques de classes sociales de l'époque. Les Eglises qui naissent provoquent donc des changements de société, ne serait-ce que par la revendication de nouvelles libertés – démocratiques – et surtout, accordent de fait une place centrale à l'individu au détriment du pouvoir établi. Mais ces nouveaux acquis en matière de liberté s'accompagnent au départ d'un réel intérêt pour le monde extérieur à l'Eglise. Comme nous l'avons dit, le Réveil multiplie non seulement les actions de charité mais crée un nombre impressionnant d'œuvres caritatives et missionnaires qui attestent de son souci de s'intéresser à l'homme tout entier.

L'apparition de l'Armée du salut

Les débuts de l'Armée du salut en Suisse datent de 1882 avec l'arrivée de Catherine Booth (1829-1890), la fille du fondateur. Sa venue touche les foules et entraîne un vaste élan de réveil, mais également d'opposition de la part d'une partie des populations touchées. Par exemple, suite à des troubles entre opposants et salutistes, les réunions publiques sont interdites en 1883 par le Conseil d'Etat de Genève. Dans le canton de Neuchâtel, une pétition pourvue de plus de 9000 signatures est adressée au Grand Conseil en vue de proscrire les activités de l'organisation. Le 22 mai 1883 le gouvernement cantonal interdit toute réunion et à toute heure. Mais l'assistance apportée aux personnes nécessiteuses va peu à peu gagner le respect de la population. D'autre part, des personnes distinguées adhèrent au mouvement : Anna de Watteville, fille d'un pasteur bernois appartenant à une famille patricienne ; Franz de Tavel, également de famille patricienne et professeur de botanique à l'Université de Zürich ; etc. En 1886, le Tribunal fédéral intervient en faveur de l'Armée du salut en s'appuyant sur la liberté religieuse garantie par la Constitution fédérale. En 1890, le président de la Confédération Louis Ruchonnet déclare : « Nous tous qui, quelles que soient nos convictions religieuses, rendons justice à cette grande figure du Christ, nous devons nous rappeler qu'on a dressé contre lui les mêmes accusations, les mêmes plaintes, les mêmes reproches, et qu'on a ameuté contre lui la populace par les mêmes procédés que ceux dont [...] [on] vient d'user contre l'Armée du salut » (Chevalley, 1989, 90). Et une année plus tard, le Général Booth est accueilli à Berne par le Conseil fédéral ce qui, sans conteste, apportera une nouvelle caution au mouvement.

Commentaire

Si l'Armée du salut réussit à s'implanter durablement en Suisse et jouit jusqu'à aujourd'hui d'une excellente réputation, c'est grâce à son engagement social largement reconnu mais je

dirais aussi, grâce aux démarches entreprises à une époque décisive, telle celle de William Booth auprès du Conseil fédéral.

Les débuts du pentecôtisme

A l'aube du XXe siècle, un pasteur d'origine méthodiste du nom de Charles Parham (1873-1929) réunit un groupe de croyants au Texas. Leur objectif est de redécouvrir les dons spirituels bibliques. Ce mouvement de réveil est relayé ensuite par un pasteur noir et baptiste, William J. Seymour (1870-1922). De 1906 à 1909, celui-ci rassemble à Azusa Street, Los Angeles, des chrétiens venant d'horizons très divers, tant noirs que blancs. D'après les témoins, Seymour présidait ces assemblées un peu désordonnées, avec tact et diplomatie. Les bancs étaient disposés en carré et les participants se faisaient face. De manière tout à fait surprenante pour l'époque, des femmes autant noires que blanches prêchaient et priaient pour les malades. Dans une Amérique ségrégationniste, Seymour croyait que son mouvement allait rassembler un peuple nouveau, sans distinction de races.

Commentaire

Le pentecôtisme est certainement le mouvement religieux d'envergure mondiale qui se développe le plus rapidement à l'heure actuelle. Par les visées des précurseurs, le pentecôtisme contenait en lui-même une critique radicale du racisme, de la séparation des classes, du cléricanisme, de la religiosité figée. Le pentecôtisme était donc beaucoup plus qu'une insistance sur le parler en langues ou les autres dons spirituels. Comme le montre Harvey Cox (1995), le pentecôtisme a su rendre la parole et une identité aux plus démunis, notamment en Amérique latine.

3. Synthèse

Notre survol nous a permis de prendre connaissance des grands défis qui ont accompagné les différentes périodes d'effervescences évangéliques. Il en ressort clairement que l'évangélisme, en tout cas dans ses courants revivalistes, a su remettre en cause les statuts quo. Les anabaptistes ont implicitement exigé la liberté de croyance en aspirant à la fondation d'une Eglise distincte de l'Etat ; les puritains établis en Amérique ont posé les bases de la démocratie moderne ; les piétistes ont fortement valorisé l'individu en plaidant pour une piété personnelle ; le Réveil a donné la parole à tous les chrétiens et s'est investi pour les besoins sociaux, comme l'Armée du salut par la suite ; le pentecôtisme à viser une nouvelle pentecôte qui devait réunir les chrétiens de toute race et de toute origine.

Au départ toutefois, aucun de ces mouvements n'a été bien accueilli. Mais ceux qui ont développé un message profondément biblique dans la logique de l'incarnation, on fini par se faire reconnaître et se rendre indispensables.

Dans la même ligne, il faut s'attendre aujourd'hui à une répression toujours possible, mais moins de la part des autorités que du « quatrième pouvoir », celui des médias. En même temps, si notre implication ne se résume pas à des prises de positions morales – elles sont certes nécessaires –, mais conduit à une prise en charge des vrais problèmes sociaux – c'est la nature de l'Évangile –, alors, le témoignage évangélique va rapidement gagner en crédibilité.

Ensuite, il est clair aussi que les évangéliques doivent se montrer avisés en matière politique. En effet, il n'est pas rare que des politiciens de droite, surtout d'extrême droite, défendent une morale conservatrice qui plaît aux évangéliques. Lorsque c'est le cas, les évangéliques devraient se montrer prudents. Il est fort possible que d'autres impératifs de l'Évangile soient bafoués, tels que l'égalité raciale, la justice sociale, etc. D'autre part, les évangéliques ont une belle carte à jouer en matière de défense de l'environnement compte tenu de la théologie de la création pour autant que celle-ci ne soit pas annihilée dans une eschatologie fataliste.

Au final, la position évangélique, chrétienne, est d'être dans ce monde sans être de ce monde. Dans ce sens, Jean peut à la fois donner la parole à Jésus qui affirme que « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique... » pour ce monde (Jn 3,16), et nous dire que ce monde est capable de nous haïr (1 Jn 3,13). Les chrétiens ne sont donc pas naïfs au point de penser que tous les aimeront. Mais à l'image de Jésus-Christ qui s'est incarné et donné pour le monde, les disciples de Jésus font tout pour être en bénédiction à ce monde et refusent une attitude repli sécuritaire. Au contraire, les chrétiens se mobilisent pour les œuvres préparées d'avance et recherchent le bien de la cité (Jr 29,7 *Recherchez le bien de la ville où je vous ai menés en captivité, et priez l'Éternel en sa faveur, parce que votre bonheur dépend du sien.*).

Exhortation

Ainsi, nous mettons tout en œuvre pour que l'Évangile du salut que nous annonçons produise des changements durables dans la société. En ce sens, notre intérêt ne se porte pas uniquement sur l'individu mais également sur les faits sociaux. Penser que si l'individu change, la société change et certainement juste, mais insuffisant. En fait, la plupart des missions en sont tout à fait consciente. L'annonce de l'Évangile s'accompagne en terre missionnaire d'initiatives d'alphabétisation, de création d'entreprises, de fondation d'écoles et d'hôpitaux, etc. Nous devons donc également nous attaquer aux structures sous-jacentes des maux modernes.

A cet effet, Dieu nous donne une intelligence et des principes bibliques nombreux qui touchent par exemple à l'éthique du travail, à celle des biens matériels, etc. Si le jugement est survenu sur le peuple de Dieu dans l'Ancien testament, c'est autant parce que « la veuve et l'orphelin » étaient méprisés, référence à l'injustice sociale, que parce que le peuple vouait un culte aux idoles, référence à l'impureté spirituelle et morale. Les deux dimensions intéressent par conséquent le Seigneur et les deux dimensions doivent nous concerner aujourd'hui. Elles sont en fait étroitement liées entre elle : celui qui honore Dieu, honore son prochain, celui qui glisse dans l'égoïsme, le mépris de l'autre, etc., n'est autre qu'idolâtre (Col 3,5 ...*la cupidité est une idolâtrie*).

En conclusion, notre témoignage sera crédible et portera du fruit, si nous annonçons distinctement l'Evangile du salut et si nous pratiquons le bien individuellement et communautairement. Si nous nous appliquons à répondre aux besoins sociaux, moraux, matériels de notre entourage, de la société, notre appel à la conversion sera beaucoup plus cohérent. Nous ne serons peut-être jamais admirés comme le furent sœur Emmanuelle ou l'abbé Pierre – placer Jésus au centre ne saurait plaire à tout le monde –, mais si l'on devait nous mépriser ce ne sera pas le fruit de nos inconséquences injustifiables.

Bibliographie

- CHEVALLEY Robert (1989), Une armée en marche, éd. Armée du salut, Berne.
- COX Harvey (1995), Le retour de Dieu, Desclée de Brouwer, Paris.
- BLANDENIER Jacques (1995), Les grandes fractures du protestantisme, in : Incontournables évangéliques, Histoire et actualité des courants "évangéliques" dans le protestantisme contemporain, Hokhma, Revue de réflexion théologique, no 60, 3-34.
- DELLSPERGER Rudolf (1995a), Der Pietismus in der Schweiz, in : Geschichte des Pietismus II, der Pietismus im 18. Jahrhundert, éd. Martin Brecht, Klaus Deppermann, Göttingen, 588-616.
- DELLSPERGER Rudolf (1995b), Piétisme, in : L'histoire du christianisme en Suisse, une perspective œcuménique, éd. Labor et Fides, Genève, éd. St-Paul, Fribourg.
- FAVRE Olivier (2006), Les Eglises évangéliques de Suisse, Labor et Fides, Genève
- SEGUY Jean (1969), Anabaptisme et Réforme de l'Eglise au 16e siècle, Christ Seul (revue mennonite), janvier 1969.